

LIVRE V : DE L'INTEMPERANCE

1. Des combats du religieux contre les huit vices principaux

Nous commençons, avec l'aide de Dieu, ce cinquième livre. Les quatre premiers ont traité du règlement des monastères ; nous étudierons maintenant les moyens de combattre les huit vices principaux, et nous comptons pour cela sur le secours de vos prières. Le premier de ces vices est la gourmandise ou la concupiscence de la bouche ; le second, l'impureté ; le troisième, l'avarice ou l'amour de l'argent ; le quatrième, la colère ; le cinquième la tristesse ; le sixième, la paresse, qui est une lâcheté, un dégoût du coeur ; le septième, la vaine gloire ; et le huitième, l'orgueil. En entreprenant cette tâche, ô bienheureux évêque Castor, nous sentons que nous avons plus que jamais besoin de vos prières, afin de bien rechercher d'abord la nature de ces vices, qui est si subtile, si cachée, si obscure, d'en exposer ensuite clairement les causes, et d'indiquer enfin les meilleurs remèdes pour nous en guérir.

2. Les causes des vices sont en nous, et nous avons besoin du secours de Dieu pour les connaître

Les causes de ces passions sont faciles à reconnaître, lorsqu'elles nous sont expliquées par la tradition des anciens ; mais sans cette lumière, nous les ignorons, quoiqu'elles soient en nous et qu'elles y fassent de grands ravages. J'espère les exposer clairement, pourvu que vous m'obteniez par vos prières que Dieu me dise, comme à Isaïe : *« J'irai devant toi et j'humilierai les puissants de la terre. Je briserai les portes d'airain ; j'arracherai les gonds de fer, et je découvrirai des trésors cachés et le sens des mystères. »* (Is 45, 2)

Si la parole de Dieu nous précède, elle humiliera d'abord les puissants de notre terre, c'est-à-dire les passions que nous voulons combattre, ces passions dangereuses qui prétendent dominer et tyranniser notre corps ; Dieu nous les fera vaincre en nous les découvrant, en nous les faisant connaître.

Il brisera les portes de notre ignorance ; il arrachera les gonds du péché qui nous séparent de la vraie science ; il nous introduira dans les secrets de nos mystères, et il nous montrera par sa lumière, comme dit l'Apôtre : *« ce qui est caché dans les ténèbres ; il nous manifestera toutes les pensées de nos coeurs. »* (1 Co 4, 5).

Les yeux de notre âme pénétreront facilement les épaisses ténèbres des vices, et nous pourrons les expliquer, les montrer au grand jour. Nous en dévoilerons la nature et les causes

à ceux qui les ignorent, ou qui en souffrent déjà. Nous traverserons, selon la parole du Prophète, le feu des vices qui brûle si cruellement nos âmes (Ps 65, 11), et nous pourrons bien vite l'éteindre dans les eaux des vertus ; nous serons guéris par cette rosée céleste, et la pureté de notre coeur nous fera goûter le repos de la perfection.

3. Comment il faut commencer la lutte contre l'intempérance

Nous combattons d'abord la gourmandise que nous avons appelée la concupiscence de la bouche, et comme nous devons parler de la règle du jeûne et de la qualité des aliments, nous étudierons encore les traditions et les usages des couvents de l'Égypte, car personne n'ignore que nous y trouverons l'observance la plus sage et la discrétion la plus parfaite.

4. Excellent avis de saint Antoine sur les vertus spéciales que nous devons étudier en chacun

Le bienheureux Antoine disait admirablement qu'un religieux, après sa profession, pour s'élever à la perfection et parvenir par ses efforts et son discernement à la sainteté des anachorètes, ne doit pas chercher dans un seul, quelque parfait qu'il soit, le modèle de toutes les vertus. Car un religieux brille par les trésors de la science, un autre possède une discrétion plus grande, un autre est mieux affermi dans la patience ; un autre possède de la vertu de la continence, un autre le don de la simplicité. Celui-ci surpasse les autres par le courage, celui-là par la miséricorde ou par ses veilles, par son silence, par son ardeur pour le travail.

Le religieux qui désire composer son miel spirituel doit, comme une abeille très prudente, emprunter chaque vertu à celui qui la porte avec le plus d'abondance et la déposer avec soin dans son coeur ; il ne doit pas examiner ce qui manque à chacun, mais rechercher et étudier, au contraire, attentivement le bien qui est en lui. Si nous voulions trouver en un seul toutes les vertus, nous aurions bien de la peine, et il nous serait même impossible de rencontrer un pareil modèle. Quoique nous ne voyions pas bien encore que Jésus-Christ est tout en tous, comme le dit l'Apôtre (1 Co 15, 28), nous pouvons cependant de cette manière, c'est-à-dire partiellement, le trouver en tous. Car c'est de lui qu'il est dit que « Dieu l'a fait notre sagesse, notre justice, notre sainteté, notre rédemption » (1 Co 1, 30). Puisque nous trouvons dans l'un la sagesse, dans un autre la justice, dans un autre la sainteté, ou la douceur, ou la chasteté, ou l'humilité, ou la patience, nous avons ainsi tout le Christ dans les saints qui sont ses membres. Tous concourent dans l'unité de la foi et de la vertu à devenir l'homme parfait, en formant la plénitude de son corps par la réunion de leurs différentes qualités (Ép 4, 13). Nous pouvons donc, en attendant que Dieu soit tout en

tous, le trouver dès maintenant dans les vertus particulières de tous, quoiqu'il ne soit pas encore complètement en chacun par leur perfection. La vie religieuse n'a qu'un seul but ; mais nous tendons cependant à Dieu par des voies différentes, comme nous le verrons plus au long dans les *Conférences des Pères* (*Conférences* 1, 18, 19). Nous devons demander les règles de la discrétion et de la continence à ceux dans lesquels nous voyons briller davantage ces vertus par la grâce du Saint Esprit. Ce n'est pas que nous pensions qu'un seul ne puisse posséder tous ces dons que Dieu partage entre plusieurs ; mais pour ceux que nous pouvons acquérir, nous cherchons à imiter ceux qui les possèdent le plus parfaitement.

5. Tous ne peuvent pas suivre la même règle pour le jeûne

Il est difficile de garder pour le jeûne une règle uniforme, car la force du corps est variable dans tous les hommes, et ce n'est pas avec l'âme seulement qu'on pratique l'abstinence, comme les autres vertus. L'énergie de la volonté ne suffit pas, il faut aussi que la santé le permette. Voici la tradition à sujet : le moment du repas, la quantité et la qualité des aliments doivent varier selon la santé, l'âge ou le sexe. Chacun cependant doit avoir pour règle le désir de se mortifier et de vaincre sa volonté. Tous ne peuvent pas jeûner une semaine entière, ni même deux ou trois jours. Beaucoup, à cause de leurs infirmités ou de leur vieillesse, ne sauraient sans souffrir attendre, pour manger, le coucher du soleil ; tous ne peuvent se contenter de quelques légumes à l'eau, de quelques plantes sans assaisonnement ou de pain sec. Quelques-uns mangent deux livres de pain sans inconvénient, tandis que d'autres ne peuvent en supporter une livre ou même six onces. Mais tous, malgré ces différences, suivent une seule règle, celle de ne jamais dépasser leurs besoins et de ne pas céder à la gourmandise. Ce n'est pas seulement la qualité, mais aussi la quantité qui émousse la vigueur de l'âme. L'esprit s'appesantit avec la chair par l'excès de la nourriture, qui allume malheureusement en nous le foyer de tous les vices.

6. Le vin n'est pas la seule cause de l'ivresse

Quels que soient les aliments qu'on prenne, leur abondance est toujours un principe d'impureté, parce que l'âme accablée sous le poids de la nourriture ne peut plus se gouverner avec discrétion. Il n'y a pas que l'excès du vin qui enivre ; tout autre abus dans les repas trouble la vue de l'âme et lui fait perdre le bonheur de la contemplation. Ce n'est pas le vin, mais le pain qui fut la cause des crimes et de la ruine de Sodome. Écoutez les reproches que le Seigneur fait à Jérusalem par son prophète : « *Quel péché a commis Sodome, ta soeur, si ce n'est d'avoir mangé son pain avec trop d'abondance* » (Éz 16, 49). Et cet excès a fait naître dans

la chair les ardeurs coupables que la Justice divine a punies par une puis de soufre et de feu (Gn 19, 24). Si, pour avoir mangé du pain, les habitants de Sodome sont tombés dans de si grands malheurs, que devons-nous penser de ceux qui abusent du vin et de la viande en bonne santé, et ne s'en servent pas pour soutenir leur faiblesse, mais pour satisfaire les caprices de leur gourmandise ?

7. La faiblesse de la santé ne doit pas empêcher la pureté du coeur

L'infirmité du corps n'est pas un obstacle à la pureté du coeur, lorsque, pour sa nourriture, on obéit à ses besoins plutôt qu'à son plaisir. Nous voyons succomber plus facilement ceux qui s'abstiennent des aliments plus nourrissants dont on leur permet d'user modérément par nécessité et qu'ils refusent par amour de l'abstinence, que ceux qui s'en servent avec une sage mesure dans leurs infirmités. La faiblesse du corps n'empêche pas d'avoir le mérite de la tempérance, lorsqu'en profitant de ce qui est accordé à la maladie, on cesse de manger avant d'être pleinement rassasié. La règle est de prendre ce qui suffit pour vivre, et non pas tout ce que demande notre appétit. Les aliments plus nourrissants qui servent à rétablir la santé ne nuisent pas à la pureté, dès qu'on les prend avec modération. Ce qu'ils ont de plus fortifiant est absorbé par la faiblesse et le travail de la maladie. Il n'y a pas d'état où on ne puisse pratiquer la tempérance, et conserver par conséquent la pureté.

8. Règles qu'il faut garder pour la nourriture

Rien n'est plus vrai et plus sage que la doctrine des Pères qui fait consister le jeûne et l'abstinence dans la mesure et la privation, et qui leur donne pour règle générale de prendre seulement ce qui est nécessaire pour soutenir le corps, sans jamais satisfaire complètement notre désir. Celui qui est malade pourra, de cette manière, pratiquer aussi bien la vertu que les plus sains et les plus robustes, s'il se refuse rigoureusement ce qui lui plairait, lorsque sa santé ne l'exige pas. L'Apôtre a dit : « *Ne soignez pas votre chair selon ses désirs.* » (Ro 13, 14). Il ne défend pas le soin général qu'on doit prendre de son corps, mais seulement la satisfaction de ses désirs. Il interdit la recherche de ses jouissances sans condamner ce qui est nécessaire pour soutenir la vie. Il réprouve une condescendance qui pourrait nous entraîner à des tentations dangereuses ; mais il autorise des soins sans lesquels notre corps, affaibli par notre faute, devient incapable de remplir nos devoirs et nos exercices spirituels.

9. De la mesure dans l'abstinence et des suites du jeûne

On doit moins juger l'abstinence par l'éloignement des repas et la qualité des aliments que par le témoignage de sa conscience. Chacun ne pratique la tempérance qu'autant qu'il lutte contre les convoitises de son corps. Il est certainement utile d'observer les jeûnes que la règle impose ; mais nous ne les pratiquons pas parfaitement, si nous ne sommes pas sobres au repas du soir. Si nous mangeons beaucoup, après un long jeûne, nous nous serons fatigués pendant quelques heures sans acquérir la chasteté que donne l'abstinence. La pureté de l'âme vient des privations du corps. Celui-là ne peut conserver une continence parfaite qui se contente d'une tempérance passagère ; et même on peut dire que ceux qui mangent trop après des jeûnes rigoureux, se laissent aller plus facilement au vice de gourmandise. Il vaudrait mieux prendre, tous les jours, un repas raisonnable que de jeûner longuement et avec excès. Une abstinence exagérée, non seulement affaiblit notre esprit, mais nous rend incapables de prier par l'épuisement de notre corps.

10. L'abstinence ne suffit pas pour conserver la pureté de l'esprit et du corps

Pour conserver toute la pureté de l'esprit et du corps, il ne suffit pas de garder l'abstinence, il faut y joindre la pratique des autres vertus. Il faut d'abord apprendre l'humilité par la vertu d'obéissance, par la contrition du coeur et la mortification du corps. Il faut non seulement ne pas posséder de richesses, mais en déraciner jusqu'au désir. Car il ne suffit pas de ne pas les avoir, c'est une nécessité pour beaucoup, mais il faut vouloir les refuser, si elles nous étaient offertes. Il faut étouffer les excès de la colère, surmonter les défaillances de la tristesse, mépriser la vaine gloire, fouler aux pieds l'orgueil et vaincre l'instabilité et l'égarement de nos pensées par le souvenir continu de Dieu. Il faut ramener à la contemplation notre coeur qui s'en éloigne, toutes les fois que l'ennemi veut nous détourner de ce saint exercice et pénétrer par ses tentations dans le secret de nos âmes.

11. La concupiscence de la chair ne peut être éteinte que par la destruction de tous les vices

Il est impossible d'éteindre entièrement les ardeurs de la concupiscence, avant d'avoir aussi coupé les racines des autres vices. Nous espérons, avec le secours de Dieu, traiter de chaque vice en particulier dans des livres séparés ; nous nous proposons de parler dans celui-ci de la gourmandise, que nous avons d'abord à combattre. Qui pourrait jamais repousser les traits enflammés de la concupiscence s'il ne savait réprimer les désirs de la gourmandise ? C'est par là qu'on juge de la pureté de l'homme intérieur. Comment espérer

résister à un ennemi plus puissant, lorsqu'on ne peut triompher d'un plus faible dans des combats moins dangereux ?

Toutes les vertus, malgré leurs noms et leurs caractères différents, ont une même nature, comme la substance de l'or reste la même, quels que soient le nombre et la variété des ouvrages auxquels le talent de l'orfèvre l'emploie. Aussi celui qui pêche contre une de ces vertus n'en possède aucune parfaitement. Comment croire qu'un homme a éteint les ardeurs de la concupiscence, qui viennent autant des penchants du corps que du dérèglement de l'âme, lorsqu'il ne peut calmer les mouvements de la colère qui bouleversent son cœur ? Comment penser qu'il réprimera les tentations de la chair, lorsqu'il ne sait pas même triompher de l'orgueil ? Comment s'imaginer qu'il foulera aux pieds les désirs coupables qui naissent en nous, lorsqu'il ne peut se détacher de l'amour des richesses qui est cependant étranger à notre nature ? Comment vaincre dans cette guerre acharnée de nos sens, lorsqu'il ne peut pas même guérir sa tristesse ? Une ville a beau être défendue par de hautes murailles et par des portes solides ; il suffit d'une petite entrée, livrée par trahison, pour la perdre. Qu'importe à l'ennemi d'y pénétrer par les murailles et les portes toutes grandes ouvertes, ou par un souterrain, pourvu qu'il s'y rende maître !

12. Dans les combats il faut imiter les athlètes du monde

Celui qui lutte dans l'arène, ne sera couronné que s'il a bien combattu (2 Tim 2, 5). Et celui qui désire éteindre les désirs naturels de la chair, doit d'abord surmonter les vices qui sont en dehors de notre nature. Si nous voulons, en effet, éprouver la vérité de ce que dit l'Apôtre, nous devons connaître, avant tout, les lois et la règle de ces luttes publiques, afin que nous puissions comprendre, par la comparaison qu'il emploie, les enseignements qu'il a voulu nous donner pour nos combats spirituels.

Dans ces combats, où, selon l'Apôtre même, les vainqueurs n'obtiennent qu'une couronne corruptible, celui qui aspire à cette gloire et aux privilèges qu'elle donne, doit, avant de subir les dernières épreuves, montrer, dans les jeux Olympiques, comment il s'est exercé, et la force acquise pendant ses premières années. C'est là que les jeunes gens qui désirent suivre cette carrière, se soumettent au jugement de celui qui préside ces jeux, et aux suffrages du peuple entier pour savoir s'ils sont dignes d'être admis comme athlètes.

On examine d'abord avec soin si celui qui se présente n'a aucune tache dans sa vie et s'il n'a jamais porté le joug de l'esclavage, ce qui le rendrait indigne de cette profession et de la compagnie de ceux qui l'embrassent. On voit ensuite s'il donne des preuves suffisantes de sa force et de son adresse, et si, en luttant avec ceux de son âge, il peut les égaler par sa vigueur et sa constance. C'est après avoir ainsi lutté avec des jeunes gens qu'il lui est permis

de se mesurer avec des hommes mûrs et formés par une longue expérience ; et quand il a prouvé, dans bien des luttes, que non seulement il peut les égaler en mérite, mais remporter même sur eux la victoire, il est admis enfin à ces combats suprêmes que se livrent les vainqueurs qui ont remporté déjà bien des couronnes. Comparons maintenant à ces combats du monde les combats spirituels que nous avons à soutenir, afin de bien comprendre l'ordre et la règle.

13. Si nous ne triomphons pas de la gourmandise, nous ne pourrons entreprendre les autres combats de l'homme intérieur

Il faut d'abord montrer que nous sommes libres de l'esclavage de la chair, car tout homme est esclave de celui qui l'a vaincu (2 P 2, 19), et quiconque commet le péché est esclave du péché (Jn 8, 34). Lorsque celui qui préside aux combats reconnaîtra que nous sommes exempts des souillures honteuses de la concupiscence, et que l'esclavage de la chair ne nous rend pas indignes des jeux Olympiques, c'est-à-dire des luttes contre les vices, nous pourrons alors combattre contre nos égaux, c'est-à-dire contre toutes les passions de l'âme. Mais il serait impossible à celui qui cède à la gourmandise, de soutenir les combats de l'homme intérieur. Comment celui qui succombe à la moindre attaque, serait-il digne de résister à des dangers plus redoutables.

14. Moyens de vaincre la gourmandise

La concupiscence de la bouche est le premier ennemi qu'il faut vaincre, et nous devons pour cela nous mortifier non seulement par les jeûnes, mais par les veilles, les lectures et le regret continu des fautes où nous nous rappelons être tombés par surprise ou par faiblesse. Nous devons nous exciter tantôt à l'horreur du vice, tantôt au désir de la perfection et de la pureté, jusqu'à ce que notre âme, tout occupée et possédée de ces saintes pensées, ne regarde plus la nourriture comme une jouissance qui lui est accordée, mais comme un fardeau qui lui est imposé, et qu'elle comprenne bien que si elle est nécessaire au corps, elle n'est point désirable pour l'esprit.

Lorsque nous serons dans ces dispositions, nous dompterons l'insolence de la chair, qu'excitent toujours les excès de nourriture. Nous repousserons ces dangereuses attaques, et nous éteindrons cette fournaise ardente que le roi de Babylone allume dans notre corps, en y développant le vice et les occasions de pécher. Nous pourrons éteindre, par l'abondance de nos larmes et les regrets de notre coeur, ces flammes qui nous brûlent plus que la poix et le

bitume, et la grâce de Dieu, qui descendra sur nous comme une douce rosée, apaisera toutes les ardeurs de la concupiscence de la chair.

Ce seront nos premiers combats et comme nos jeux Olympiques. Nous commencerons à vaincre la gourmandise par le désir de la perfection. La contemplation du bien véritable, non seulement nous fera mépriser les aliments superflus, mais elle nous fera prendre avec crainte ceux qui sont nécessaires à notre corps, parce qu'ils peuvent nuire à la pureté. Nous devons régler toute notre vie, en pensant que le temps qui nous éloigne le plus des choses spirituelles, est celui que nous sommes forcés de donner aux besoins de notre corps. Lorsque nous subissons cette nécessité, faisons-le pour vivre et non pour satisfaire nos désirs, et hâtons-nous de nous y soustraire comme à un obstacle à nos saints exercices.

Nous ne pourrons jamais repousser les tentations de la gourmandise, si notre âme ne trouve pas, en s'appliquant à la contemplation divine, une joie plus grande dans l'amour des vertus et dans la beauté des choses célestes. Celui qui méprise comme périssables les choses présentes et qui regarde sans cesse celles qui sont immuables et éternelles, pourra déjà goûter en lui-même, quoiqu'il soit encore dans une terre fragile, le bonheur qui l'attend au ciel.

15. Le religieux doit toujours s'appliquer à conserver la pureté du cœur.

Quand quelqu'un veut mériter le prix offert à ses efforts, il ne cesse de fixer le but que sa flèche doit atteindre. Il sait la gloire qui l'attend, et ses yeux ne se détournent sur aucun autre objet. Il ne voit que le point qu'il faut toucher pour obtenir la récompense. Il en est de même de la palme promise à la vertu ; ce serait s'exposer à la perdre que d'en détacher un instant son regard.

16. Il faut, comme aux jeux d'Olympie, vaincre sa chair pour obtenir une gloire supérieure

Lorsque cette vue de Dieu nous a fait surmonter la gourmandise, et que nous n'avons pas été déclarés esclaves de la chair, ou souillés de quelques vices, nous serons jugés dignes de passer à des combats plus nobles et plus difficiles. Cet essai de nos forces fera croire que nous pouvons lutter contre des ennemis spirituels plus terribles, contre ces puissances qui attaquent seulement ceux qui sont déjà vainqueurs.

Le moyen le plus assuré de triompher dans ces combats est de détruire d'abord tous les désirs de la chair. Celui qui ne combattra pas bien, comme dit saint Paul, ne pourra rester dans l'arène ni mériter la couronne et la grâce de la victoire. Si nous étions vaincus dans ce premier combat, il serait évident que nous sommes encore les esclaves de la chair, et comme

nous n'aurions pas donné des preuves de notre liberté et de notre force, nous serions exclus avec honte des grands combats spirituels, car celui qui commet le péché est esclave du péché (Jn 8, 34). L'Apôtre nous dirait comme aux fornicateurs : « *Votre tentation n'a été qu'une tentation humaine* » (1 Co 10, 13). Nous ne sommes pas devenus assez forts, pour lutter contre les puissances des ténèbres, si nous n'avons pas pu soumettre à l'esprit la chair qui lui résiste. Ce n'est pas comprendre la parole de saint Paul que de n'y voir qu'un souhait : n'ayez pas d'autres tentations que des tentations humaines. Il est évident que ce n'est pas un souhait, mais un jugement ou un reproche qu'il exprime.

17. Le commencement du combat spirituel est de réprimer la gourmandise

Voulez-vous entendre un véritable athlète du Christ, combattant comme il faut dans l'arène ? « *Pour moi, dit saint Paul, je cours, mais non pas au hasard ; je combats et je ne frappe pas vainement l'air, mais je châtie mon corps et je le réduis en servitude, de peur qu'après avoir prêché les autres, je ne sois réprouvé moi-même* » (1 Co 9, 26-27). Vous voyez, c'est en lui-même, c'est-à-dire dans sa chair, que l'Apôtre met la lutte principale et qu'il espère seulement vaincre en châtiant son corps et en le réduisant en servitude. « *Je cours, mais non pas au hasard* ». Celui-là ne court pas au hasard qui regarde la Jérusalem céleste et n'en détache jamais les yeux de son cœur. Celui-là ne court pas au hasard qui oublie ce qu'il laisse derrière lui et s'efforce d'atteindre ce qui est devant, cette récompense que lui promet sa vocation sublime dans le Christ Jésus, vers lequel il s'élance de toute son âme pour s'unir à lui par l'amour, en disant avec confiance : « *J'ai combattu un bon combat, j'ai achevé ma course et j'ai gardé la foi* » (2 Tim 4, 7).

Et comme il savait qu'il avait toujours couru avec ardeur et courage après l'odeur des parfums de Jésus-Christ, et qu'il avait vaincu dans ses combats spirituels, en châtiant sa chair, il ajoute avec confiance : « *Du reste j'attends la couronne de justice que le Seigneur me donnera au jour de son juste jugement* ». Et pour nous faire espérer la même récompense, si nous voulons l'imiter dans ses combats, il ajoute encore : « *non seulement à moi, mais à tous ceux qui aiment son avènement* » (Ibid. 8). Il nous assure ainsi que nous partagerons sa couronne au jour du jugement. Si nous aimons l'avènement du Christ, non pas seulement cet avènement qui arrivera à la fin du monde, lors même que nous n'y consentirions pas, mais encore cet avènement qui a lieu, tous les jours, dans les saintes âmes ; et c'est en châtiant notre corps que nous remporterons cette belle victoire. C'est de cet avènement que parle notre Seigneur dans l'Évangile, lorsqu'il dit : « *Moi et moi Père, nous viendrons à lui et nous nous établirons en lui* » (Jn 14, 23) ; et encore : « *Voici que je me tiens à la porte et je*

frappe : si quelqu'un entend ma voix et ouvre la porte, j'entrerai chez lui, et je mangerai avec lui, et lui avec moi » (Ap 3, 20).

18. Des différents combats de l'apôtre saint Paul pour obtenir la couronne

L'Apôtre déclare bien avoir parcouru la carrière, lorsqu'il dit : *« Je cours, mais non pas au hasard. »* Il exprime ainsi particulièrement le zèle, l'amour avec lequel il suivait le Christ, de toute son âme, en chantant comme l'Épouse : *« Nous courons après vous, à l'odeur de vos parfums »* (Cant 1, 3) ; et comme David : *« Mon âme s'est attachée à vous »* (Ps 62, 9). Mais il déclare aussi avoir vaincu dans une sorte de combat, lorsqu'il dit : *« Je combats et je ne frappe pas en l'air, mais je châtie mon corps et je le réduis en servitude. »* Et ceci regarde les privations de la continence, le jeûne corporel et la mortification de la chair. Il montre qu'il a combattu généreusement contre lui-même et qu'il n'a pas vainement dirigé contre son corps les coups de l'abstinence, mais qu'il a triomphé dans la lutte en mortifiant son corps, et que c'est en le châtiant avec les verges de la pénitence, en le brisant par les rigueurs du jeûne, qu'il a fait remporter à l'esprit vainqueur la couronne immortelle et la palme incorruptible.

Remarquez l'ordre régulier de la lutte et admirez le succès de ces combats spirituels. L'athlète du Christ a remporté la victoire sur la chair rebelle, il l'a foulée aux pieds et il s'avance comme sur un char de triomphe. Il ne court point au hasard, puisqu'il a toujours espéré qu'il entrerait bientôt dans la Jérusalem céleste. Et il combat par le jeûne et la mortification, sans donner des coups en l'air, c'est-à-dire sans perdre les effets de sa continence, puisqu'en châtiant son corps, il atteint les esprits qui le tourmentent. Aussi l'Apôtre, après avoir vaincu dans tous ces combats et s'être enrichi de tant de couronnes, peut bien lutter contre des ennemis plus puissants et s'écrier avec confiance, après ces premières victoires : *« Nous n'avons plus à lutter contre la chair et le sang, mais contre les principautés et les puissances, contre les princes du monde des ténèbres, et contre les esprits de malice répandus dans l'air »* (Éph 6, 12).

19. L'athlète du Christ doit combattre pendant toute sa vie

L'athlète du Christ peut toujours, en cette vie, obtenir des palmes nouvelles ; mais plus il remporte de victoire, plus ses combats deviennent difficiles. Lorsqu'il a soumis et vaincu la chair, combien d'adversaires irrités de ses triomphes, combien de troupes ennemies s'élèvent contre ce soldat victorieux de Jésus-Christ ! Dieu le permet pour qu'il n'oublie pas, dans les douceurs de la paix, la guerre qu'il doit faire, et qu'il ne perde pas, en s'abandonnant au repos, la récompense de ses efforts et de son courage.

Si nous voulons, par nos progrès dans la vertu, aller de victoire en victoire, nous devons suivre le même ordre dans nos combats et dire avec l'Apôtre : « *Je combats et je ne donne pas des coups en l'air, mais je châtie mon corps et je le réduis en servitude.* » Et quand nous aurons vaincu dans ce premier combat, nous pourrons dire aussi comme lui : « *Nous n'avons plus à combattre contre la chair et le sang, mais contre les principautés et les puissances, contre les princes du monde des ténèbres, et contre les esprits de malice répandus dans l'air.* » Car nous ne pourrions jamais lutter contre eux, nous serions incapable d'entreprendre les grands combats spirituels, si nous nous laissions vaincre par la chair et surmonter par la gourmandise. L'Apôtre aurait raison de nous faire ce reproche : « *Votre tentation n'est encore qu'une tentation humaine.* »

20. Le religieux doit, avant tout, observer exactement l'heure des repas

Le religieux qui désire livrer ces combats intérieurs doit d'abord s'imposer pour règle de ne pas se laisser aller au plaisir de boire et de manger, et de ne jamais rien prendre hors le réfectoire, avant ou après l'heure des repas de la communauté. Qu'il garde la même règle pour le temps destiné au sommeil. Il faut éviter ces deux fautes avec le même soin que l'impureté. En effet, celui qui ne sait lutter contre les tentations de la gourmandise, comment pourrait-il éteindre les ardeurs de la concupiscence ? Celui qui ne peut réprimer des passions qui sont petites et visibles, comment aurait-il la sagesse de vaincre celles qui sont cachées et qui brûlent loin du regard des hommes ? Ce sont les passions et les désirs qui montrent la force de l'âme, et lorsqu'elle se laisse surmonter par les plus faibles tentations, comment triompherait-elle des plus fortes ? C'est à la conscience de chacun de le dire.

21. De la paix intérieure et de l'abstinence spirituelle

Notre adversaire n'est pas à craindre à l'extérieur. L'ennemi véritable est en nous-même, et il nous y fait tous les jours une guerre redoutable. Quand nous l'aurons vaincu, ce qui est au dehors ne nous opposera qu'une faible résistance, et tout sera bientôt tranquille et soumis au soldat du Christ. Nous n'aurons rien à redouter au dehors, si en nous tout obéit à l'esprit.

Ne croyons pas que la seule abstinence des choses matérielles puisse suffire à la perfection du cœur et à la pureté du corps, si nous n'y joignons pas l'abstinence de l'âme. L'âme aussi a des aliments qui lui nuisent, et quand elle en est trop chargée, elle n'a pas besoin d'autre nourriture pour tomber d'elle-même dans l'impureté. La médisance est un de ces aliments qui la tente. La colère en est un autre, et ce n'est pas le moins lourd. Elle s'en

nourrit d'abord avec plaisir ; mais elle trouve dans sa douceur un poison mortel. L'envie est un aliment qui corrompt l'âme par l'âcreté de son jus, et la rend misérable en lui montrant sans cesse le bonheur d'autrui. La vaine gloire est un aliment qui lui plaît et la flatte quelque temps, mais qui bientôt l'appauvrit et la dépouille de toute vertu, la rend stérile et incapable de porter aucun fruit spirituel, tellement que non seulement elle perd tous les mérites de ses anciens efforts, mais qu'elle s'expose encore aux plus grands malheurs. Tout désir déréglé, tout égarement du cœur, est un aliment de l'âme, et lorsqu'elle s'en nourrit, elle se dégoûte bien vite du pain céleste et de la bonne nourriture.

Lorsque nous nous abstenons de ces aliments dangereux, comme la vertu nous en fait un devoir, nous pouvons profiter du jeûne de notre corps. Car la souffrance de la chair, jointe à la contrition du cœur, est un sacrifice agréable à Dieu, et elle lui prépare en nous un sanctuaire et une demeure très pure. Mais si notre corps jeûne et si notre âme se laisse aller à de coupables convoitises, nos privations corporelles ne nous serviront à rien, puisque nous serons souillés dans la partie la plus précieuse de nous-même, dans notre âme, par laquelle nous devenons le temple du Saint Esprit ; car ce n'est pas une chair corruptible, mais c'est un cœur pur qui devient la demeure de Dieu et le temple du Saint Esprit. Pendant que l'homme extérieur jeûne, il faut que l'homme intérieur s'abstienne aussi des aliments qui peuvent lui nuire ; c'est lui surtout qui doit être pur pour se rendre digne de recevoir le Christ comme le recommande l'Apôtre : « *C'est dans l'homme intérieur que le Christ doit habiter pour la foi dans vos cœurs* » (Éph 3, 17).

22. L'abstinence corporelle doit être un moyen d'arriver à l'abstinence spirituelle

Nous devons donc bien comprendre que les privations du jeûne corporel ont pour but de nous faire parvenir à la pureté du cœur. Elles deviendraient inutiles, si nous les supportions toujours pour cette fin sans jamais l'atteindre, malgré tout ce que nous aurions souffert. Il vaudrait mieux nous abstenir des aliments qui sont interdits à l'âme, que refuser volontairement à notre corps une nourriture bien moins dangereuse. Les choses dont le corps se nourrit sont de simples créatures de Dieu qui ne causent pas d'elles-mêmes le péché ; mais les aliments dangereux de l'âme sont les médisances dont il est dit : « *N'aimez pas à médire, pour que vous ne soyez pas déraciné* » (LXX 20, 13). Ce sont la colère et l'envie dont parle Job : « *La colère tue l'insensé, et l'envie fait mourir le faible* » (Jb 5, 2). Remarquez que celui qui se met en colère est traité d'insensé, et que l'envieux est appelé faible et petit. N'est-il pas vraiment insensé, celui qui se donne volontairement la mort par les emportements de la colère, et l'envieux en montre-t-il pas qu'il est faible et plus petit que celui dont la prospérité le tourmente ?

23. Quelle doit être la nourriture du religieux

Il faut choisir non seulement les aliments qui apaisent le plus l'ardeur de la concupiscence et qui l'explicitent le moins, mais encore ceux qui sont le plus faciles à préparer, les moins chers et les plus convenables à l'usage des religieux. Il y a trois sortes de gourmandises. La première nous fait devancer l'heure du repas fixée par la règle ; la seconde nous fait manger avec excès toute sorte de nourriture ; la troisième nous fait rechercher des mets plus délicats et plus nourrissants. Un religieux doit opposer à ces trois gourmandises une triple résistance. Il doit attendre le temps fixé pour rompre le jeûne ; il ne doit pas manger jusqu'à satiété ; enfin il doit se contenter des aliments les plus communs.

Tout ce qui se fait en dehors de la coutume et de l'ordinaire a toujours été regardé, par nos Pères, comme entaché de vaine gloire et d'ostentation. Nous n'avons jamais vu ceux qui brillent le plus par leur science et leur discrétion, et que la grâce de Jésus offre à notre imitation comme des flambeaux éclatants, s'abstenir de pain, quoique la chose leur eût semblé bien simple et bien facile. Nous avons remarqué, au contraire, que ceux qui dépassent la règle et se privent de pain pour ne manger que des fruits et des légumes, n'étaient pas les religieux les plus recommandables, et n'avaient pas reçu le don de science et de discrétion.

Les anciens disent que non seulement un religieux ne doit pas prendre une nourriture différente de celle des autres, de peur que son abstinence, connue de tous, ne soit inutile et viciée par la vaine gloire, mais encore qu'il n'a pas besoin de faire connaître ses jeûnes ordinaires et qu'il doit les cacher autant que possible. Lorsqu'il vient, par exemple, des frères nous visiter, il vaut mieux pratiquer la charité et l'hospitalité, que montrer une fidélité scrupuleuse dans son abstinence. Ce n'est pas notre volonté, notre avantage et notre zèle qu'il faut consulter, mais il faut chercher et faire avec empressement ce que réclament le bien-être et les besoins du frère qui nous visite.

24. Les solitaires d'Égypte rompent le jeûne pour ceux qui arrivent

Lorsque nous fîmes le voyage de Syrie, en Égypte, pour nous instruire auprès des solitaires, nous admirâmes avec quelle cordialité on nous recevait partout. On ne faisait pas comme dans les couvents de Palestine, où l'on attendait, pour nous faire manger, l'heure de rompre le jeûne, excepté le mercredi et le vendredi, qui étaient des jours privilégiés ; mais dès que nous arrivions, on servait le repas. Comme nous interrogeons un des Pères sur cette facilité avec laquelle ils rompaient le jeûne ordinaire : « Je puis, dit-il, toujours jeûner, quand je suis seul ; mais je ne puis vous avoir toujours avec moi, car vous devez bientôt nous

quitter. Le jeûne sans doute est utile et souvent nécessaire, c'est cependant une offrande que nous faisons librement, tandis que remplir les devoirs de la charité, est un précepte formel et absolu. Je reçois en vous le Christ même, et je dois bien le traiter. Après votre départ, il me sera facile de compenser par un jeûne plus sévère l'adoucissement que je me suis permis à cause de lui. Les enfants de l'Époux « *ne peuvent jeûner quand l'Époux est avec eux ; mais quand il les aura quittés, ils pourront jeûner* » (Lc 5, 34).

25. De la tempérance d'un solitaire qui se mit six fois à table sans satisfaire sa faim

Un des solitaires qui me recevait m'invitait à manger encore un peu, et comme je lui répondais que je ne pouvais plus le faire : « Et moi, dit-il, voilà six fois que je me mets à table pour recevoir des frères, et je prends quelque chose pour les encourager. Cependant j'ai encore faim, et vous qui mangez pour la première fois, vous dites que nous ne pouvez déjà plus rien prendre. »

26. D'un autre solitaire qui ne mangeait jamais seul

Nous vîmes un autre solitaire qui nous assura n'avoir jamais pris de nourriture seul. Lorsque aucun de ses frères n'était venu à sa cellule pendant les cinq premiers jours de la semaine, il restait sans manger jusqu'à ce qui allât, le samedi ou le dimanche, à l'église. Il ramenait alors quelque étranger et prenait avec lui son repas, non pas tant pour satisfaire aux besoins de son corps, que pour remplir à l'égard de son frère les devoirs de la charité. Ces saints solitaires rompent sans scrupule le jeûne ordinaire pour recevoir ceux qui les visitent ; mais après leur départ, ils compensent par une abstinence plus grande le repas qu'ils ont fait en leur honneur, et ils se mortifient, non seulement en prenant moins de pain, mais en diminuant aussi de beaucoup leur sommeil.

27. Ce que firent deux solitaires pendant quarante ans

Lorsque le vénérable Jean, supérieur d'un grand monastère et d'une nombreuse communauté, vint visiter le vieux solitaire Pesius qui demeurait au fond du désert, il lui demanda, comme à son ancien compagnon, ce qu'il avait fait depuis quarante ans qu'ils s'étaient séparés, dans cette solitude où personne ne venait lui parler. « Jamais, dit-il, le soleil ne m'a vu prendre mon repas. — Et moi, répartit l'abbé Jean, jamais il ne m'a vu en colère. »

28. Grand enseignement de l'abbé Jean au moment de sa mort

Ce même vieillard, au moment de mourir, se montrait tout joyeux, et ses frères affligés qui entouraient la couche où il allait expirer, le supplièrent de leur laisser quelques bonnes paroles qu'ils garderaient comme un précieux héritage, et qui les aideraient à acquérir la perfection. Le saint vieillard leur dit en soupirant : « Je n'ai jamais fait ma volonté, et je n'ai rien enseigné avant de l'avoir pratiqué moi-même. »

29. D'un solitaire qui ne dormait jamais pendant les entretiens spirituels, et qui dormait dès qu'on parlait des choses frivoles

Nous vîmes aussi un vieillard, nommé Machète, qui demeurait assez loin de tous ses frères. Il avait obtenu de Dieu, par ses persévérantes prières, la grâce de ne jamais s'endormir pendant les entretiens spirituels, quelque longs qu'ils fussent, le jour et la nuit ; mais quelque'un commençait-il à dire quelque parole inutile, il s'endormait sur le champ, et aucun discours coupable ne souillait ainsi ses oreilles.

30. Avis pour ne juger personne

Ce vieillard, pour nous apprendre à ne juger personne, nous dit qu'il avait autrefois reproché trois choses à ses frères : de se faire couper la luette qui les gênait, d'avoir une couverture dans leurs cellules, et de bénir de l'huile pour les personnes du monde qui en demandaient ; mais qu'il avait fait lui-même ce qu'il avait reproché aux autres. « J'ai eu, nous dit-il, la luette si malade qu'il a fallu céder à la force de la douleur ainsi qu'aux conseils de mes supérieurs, et permettre qu'on me fît l'opération. Cette infirmité me contraignit à avoir une couverture ; et je fus obligé enfin de bénir de l'huile et de la donner à ceux qui m'en demandaient : c'est ce que j'avais le plus en horreur, parce que je supposais que cet acte avait pour principe une grande présomption ; mais je me trouvai tout à coup tellement entouré et pressé par des hommes du monde, que je ne pus m'en débarrasser qu'en cédant à leur violence, et en faisant le signe de la Croix sur un petit vase qu'ils me présentaient ; il crurent leur huile bénite et me rendirent enfin ma liberté. Ceci me prouva qu'un religieux tombe souvent pour les mêmes causes dans les fautes qu'il se permet de reprocher aux autres. Il faut que chacun se juge lui-même et veille avec grand soin sur toutes ses actions, sans examiner les discours et la conduite des autres. C'est ce que nous recommande l'Apôtre : « *Mais vous pourquoi vous juger votre frère ? C'est pour son maître qu'il est ferme ou qu'il tombe* » (Ro 14, 10). Et notre Seigneur a dit : « *Ne jugez pas, afin que vous ne soyez pas jugés. Comme vous*

aurez jugé, vous serez jugé vous-même » (Mt 7, 1). Outre cette raison, il est encore dangereux de juger les autres. Nous les blâmons parce que nous ignorons la contrainte ou les motifs qui les font agir, et qui les excusent ou les justifient même devant Dieu. Nous les avons jugés témérairement et nous commettons ainsi un grand péché, en n'ayant pas les sentiments que nous devrions avoir pour nos frères.

31. Reproches aux religieux qui sommeillent quand on parle de Dieu, et qui s'éveillent en entendant des fables

Le même solitaire nous montra à quel point le démon est l'inspirateur des discours frivoles et l'ennemi déclaré des entretiens spirituels. Comme il traitait des sujets pieux et importants avec quelques frères, et qu'il les voyait tomber dans un assoupissement profond sans pouvoir chasser de leurs yeux le sommeil, il se mit tout à coup à leur raconter une fable ; ils s'éveillèrent aussitôt et l'écoutèrent avec l'avidité et plaisir. Il leur dit alors en gémissant : « Jusqu'à présent nous avons parlé des choses célestes, vos yeux se fermaient et vous étiez accablés de sommeil ; mais je vous ai raconté une fable, et vous voici bien éveillés. Cedi doit vous faire connaître celui qui combat nos entretiens spirituels et qui inspire de semblables frivolités. N'est-ce pas évidemment celui qui se plaît toujours au mal et nous pousse sans cesse aux discours inutiles pour combattre les bons ? »

32. Lettres brûlées avant de les lire pour conserver la paix de l'âme

Je pense qu'il faut aussi rapporter l'acte d'un religieux qui cherchait sans cesse à purifier son cœur et s'appliquait tout entier à contempler les choses divines. Il y avait quinze ans qu'il était dans la solitude, lorsqu'on lui apporta beaucoup de lettres de son père, de sa mère et d'un grand nombre d'amis qui habitaient la province du Pont. Il reçut ce gros paquet et réfléchit longtemps en lui-même : combien, se dit-il, cette lecture va faire naître en moi de pensées qui me causeront une joie vaine, ou une tristesse stérile ! Combien de fois le jour le souvenir de ceux qui m'ont écrit détournera-t-il mon âme de la contemplation qu'elle recherche ! Et, après, que de temps il me faudra pour sortir de ce trouble, que de peine pour retrouver ma tranquillité perdue, si, une fois que mon esprit sera captivé par cette lecture, je me mets à me rappeler le visage et les paroles de ceux qui j'ai quittés depuis longtemps, si je m'imagine les voir, et habiter encore avec eux ! Que me servira de m'en être séparé corporellement, si mon cœur veut les rejoindre ? Celui qui est mort en renonçant au souvenir de ce qu'il a laissé dans le monde, n'y retourne-t-il pas en le faisant revivre ?

Après avoir bien réfléchi, il décida que non seulement il ne lirait pas une seule lettre, mais qu'il n'ouvrirait pas même le paquet, de peur qu'en voyant le nom ou en se rappelant le visage de ceux qui lui écrivaient, il ne fût distrait un instant des saintes pensées qui l'occupaient. Il jeta au feu le paquet tel qu'il l'avait reçu : « Allez, dit-il, pensées de ma patrie, brûlez avec ces lettres et ne cherchez plus à me ramener aux choses que j'ai quittées ».

33. Solution d'une question difficile obtenue par la prière

Nous avons aussi rencontré l'abbé Théodore, qui était autant remarquable par sa science que par sa sainteté. Il excellait non seulement dans la pratique, mais dans la connaissance des Écritures, et ce n'était pas par l'étude et par la littérature profane qu'il y était parvenu ; c'était par la seule pureté du coeur. C'est à peine s'il pouvait comprendre et dire quelques mots de la langue grecque. Comme il cherchait une fois l'explication d'une question très difficile, il demeure sept jours et sept nuits en prière, sans se lasser jusqu'à ce qu'il eût obtenu de Dieu la solution qu'il cherchait.

34. Du meilleur moyen d'acquérir la science des Écritures

Quelques solitaires admiraient sa science si remarquable et l'interrogeaient sur le sens de quelques passages de l'Écriture. Un religieux, leur dit-il, qui désire acquérir l'intelligence des Écritures ne doit pas se fatiguer à lire un grand nombre de commentaires ; il vaut mieux qu'il s'applique à purifier son coeur de tous les vices de la chair. Dès que ces vices en sont bannis, les yeux de l'âme, dégagés du voile des passions, pénètrent comme naturellement les secrets des saintes Écritures.

Le Saint Esprit ne nous a pas donné ces livres pour qu'ils restent obscurs et inexplicables ; ce sont nos péchés qui en cachent le sens aux yeux de notre âme, et dès que nous en sommes purifiés une simple lecture nous suffit souvent pour en avoir une parfaite intelligence, sans avoir recours à une foule de commentaires ; les yeux de nos corps n'ont besoin des leçons de personne pour voir, lorsque rien ne les obscurcit et ne les aveugle. Toutes les variations et les erreurs qu'on trouve dans les commentaires viennent de ce que leurs auteurs ne se sont pas assez appliqués, avant de les écrire, à purifier leurs coeurs : mes défauts et les souillures de leur âme les conduisent à des interprétations différentes ou contraires à la foi, et les empêchent de bien comprendre la lumière de la vérité.

35. De la manière de bien employer la nuit

L'abbé Théodore vint, une nuit, me surprendre tout à coup dans ma cellule ; j'étais seul alors et encore bien novice, et il voulait voir par bonté ce que je faisais. Il remarqua qu'après l'office du soir, je pensais déjà à me reposer et à m'étendre sur ma natte. Il poussa un profond soupir, et m'appelant par mon nom : « Frère Jean, me dit-il, combien, à cette heure, s'entretiennent avec Dieu, l'attirent et le retiennent dans leur coeur ! Et vous vous privez d'une si grande grâce, en vous abandonnant au sommeil ! »

Puisque les vertus de ces saints solitaires nous ont un peu écartés de notre sujet, il faut que je rapporte encore un acte de charité qu'un religieux célèbre, Archebius, accomplit à notre égard. Cet exemple d'ailleurs n'est pas déplacé dans ce livre ; il montrera que l'abstinence devient plus pure et plus belle par son union à la charité. La privation est une offrande agréable à Dieu, lorsqu'elle a pour but des oeuvres de charité.

36. Description d'un désert où vivaient quelques anachorètes

Nous étions encore bien nouveaux dans la vie religieuse, lorsque nous vîmes des monastères de Palestine à une ville d'Égypte, appelée Diolcos ; il y avait là un nombre considérable de religieux qui vivaient de manière admirable, sous une règle très ancienne et très sévère ; mais l'éloge qu'on nous fit d'un ordre de religieux plus parfaits nous donna un extrême désir de les voir. C'étaient les anachorètes qui, après avoir vécu longtemps dans les monastères et y avoir pratiqué la patience, l'humilité, la pauvreté et s'être purifiés de tous les vices, pénétraient dans les solitudes les plus profondes, pour y livrer aux démons de plus grands combats. Nous savions qu'il y avait de ces religieux près du Nil, dans un lieu qui est borné d'un côté par le fleuve et de l'autre par la mer, et qui forme ainsi une île. Des solitaires peuvent seuls y habiter, car le sel que contient le sol et la stérilité des sables n'y permettent aucune culture. Nous avions hâte de les voir, et nous fûmes étonnés, au delà de toute expression, des peines que l'amour de la solitude et de la contemplation leur faisait supporter. Ils avaient tant de difficultés à se procurer de l'eau qu'ils la ménageaient avec plus de soin que n'en met un avaré à conserver et à épargner le vin le plus précieux. Il fallait faire trois milles et plus, pour aller puiser au fleuve celle qui leur était nécessaire, et la fatigue du voyage était doublée par les montagnes de sable qu'il fallait franchir.

37. Bonté d'un saint solitaire qui cédait toujours sa cellule

La vue de ces religieux nous donna le désir de les imiter. Le bienheureux Archebius, le plus estimé de tous par sa charité, nous conduisit à sa cellule, et, dès qu'il eut connu notre intention, il parut décidé à quitter cet endroit, et nous offrit sa cellule nous assurant qu'il l'abandonnerait, lors même que nous ne devrions pas en profiter. Comme nous désirions beaucoup y rester et que nous ne pouvions soupçonner la parole d'un homme semblable, nous acceptâmes avec empressement, et nous prîmes possession de sa demeure et de tout son petit ménage. Après nous avoir installés par cette pieuse ruse, il s'éloigna pendant quelques jours pour préparer de quoi se faire une autre cellule, et il revint ensuite la bâtir avec beaucoup de peine et de fatigues. Peu de temps après, d'autres solitaires étant venus et désirant rester comme nous, il la leur donna avec tous ses meubles, en les trompant par la même assurance ; sa charité ne se fatigua pas, car il eut bientôt à se construire une troisième cellule.

38. Le même religieux acquitte, par le travail de ses mains, les dettes de sa mère

Je rapporterai encore un autre acte de charité de ce saint solitaire, pour que son exemple apprenne aux religieux de nos provinces, non seulement à pratiquer rigoureusement l'abstinence, mais encore à conserver fidèlement leurs affections légitimes. Ce saint homme était d'une bonne famille ; il renonça, dès sa jeunesse, au monde et aux parents qu'il aimait pour se réfugier dans un monastère, situé à quatre milles à peu près de la ville dont nous avons parlé. Il y mena une vie si retirée, que pendant les cinquante ans qu'il y passa, non seulement il n'alla pas une seule fois à la ville d'où il venait, mais que jamais il ne vit le visage d'une femme, pas même celui de sa mère. Son père cependant mourut et laissa une dette de cent pièces d'or. Il ne pouvait avoir aucune inquiétude à ce sujet, puisqu'il avait renoncé à l'héritage paternel, mais il craignit que sa mère en ne fût tourmentée par ses créanciers ; il pensa qu'il pouvait se relâcher des rigueurs évangéliques. Lorsque ses parents étaient heureux, il semblait avoir oublié son père et sa mère ; mais il crut devoir se souvenir de sa mère dans la peine, et la tendresse lui persuada devenir à son secours, sans renoncer en rien à la règle qu'il s'était imposée.

Il garda, en effet, rigoureusement la clôture ; mais il demanda qu'on lui donnât trois fois plus d'ouvrage qu'à l'ordinaire, et pendant tout une année, il travailla tant le jour et la nuit, qu'il gagna à la sueur de son front de quoi payer ses créanciers et délivrer sa mère de tout embarras. Il lui avait ôté le fardeau de sa dette, sans s'être déchargé lui-même de ses obligations. Il lui avait donné cette preuve de tendresse en continuant ses austérités, et celle qu'il semblait avoir reniée par amour du Christ, l'amour du Christ la lui fit de nouveau reconnaître.

39. Charité ingénieuse d'un religieux pour occuper un de ses frères

Lorsque le frère Siméon, que nous aimions beaucoup, nous arriva d'Italie, il n'entendait pas, pour ainsi dire, un mot de grec. Un des anciens l'accueillit charitablement comme un étranger, et voulut cacher sa bonté sous l'apparence d'une dette qu'il acquittait. Il lui demanda pourquoi il restait dans sa cellule sans rien faire, en disant que cette oisiveté, comme le manque des choses nécessaires, devait être un obstacle à la persévérance ; car il était persuadé que personne ne pouvait supporter les épreuves de la solitude, s'il n'aimait pas gagner de ses propres mains sa nourriture. Siméon lui répondait qu'il était incapable de faire ce que faisaient les autres frères, qu'il savait seulement copier les livres et qu'il était prêt à le faire, si quelqu'un, en Égypte, avait besoin d'un manuscrit latin. Le religieux saisit l'occasion de lui être utile sans l'humilier. « Grâce à Dieu, dit-il, cela se trouve à merveille. Depuis longtemps je cherchais quelqu'un pour me copier les Epîtres de saint Paul en latin. J'ai à l'armée un frère qui sait très bien cette langue, et je désire lui envoyer quelque chose des saintes Écritures pour le bien de son âme ».

Siméon profita avec joie de l'offre qui lui était faite, comme si elle venait de Dieu même, et le bon vieillard fut encore plus heureux de cacher ainsi sa charité. Il s'engagea aussitôt, pour reconnaître son travail, à pourvoir à tous ses besoins pendant l'année, et à lui fournir tous les parchemins et les instruments qui lui seraient nécessaires. Quand le livre fut achevé, il ne put s'en servir, ou en tirer quelque avantage, car personne, dans le pays, ne savait le latin ; mais il fut bien récompensé de son adresse charitable et de la dépense considérable qu'il avait faite, puisqu'il avait donné à son frère ce dont il avait besoin pour vivre, sans l'humilier par son aumône, en la lui faisant gagner par son travail, et qu'il avait caché ses bienfaits en paraissant lui payer une dette véritable. Son mérite devant Dieu fut d'autant plus grand qu'il nourrit non seulement un étranger, mais qu'il lui fournit encore l'occasion et les instruments de son travail.

40. De deux jeunes solitaires qui se laissent mourir de faim, dans le désert, sans toucher à des figues qu'ils portaient à un malade

Nous voulions parler de jeûnes et d'abstinence, et nous y avons mêlé quelques exemples de charité ; revenons maintenant à notre sujet, et racontons l'histoire remarquable de deux religieux, qui étaient jeunes d'âge, mais non pas de vertu. Un figuier avait porté des fruits dans une partie de la Libye, et comme c'était une chose qu'on n'y avait jamais vue, quelqu'un offrit ces figues qu'il admirait à l'abbé Jean, économe d'un monastère du désert de

Schethé, où le bienheureux Paphnuce lui avait confié l'administration des biens temporels de la communauté. L'abbé Jean s'empressa d'envoyer ces fruits à un vieillard qui était malade dans une partie très éloignée du désert, et il les confia à deux jeunes gens. Ils avaient au moins dix-huit milles à faire. Ils se hâtaient d'obéir, lorsqu'un épais brouillard leur fit perdre le chemin qu'ils devaient suivre ; ce qui, dans cet endroit, arrive facilement aux plus anciens solitaires. Ils errèrent pendant tout le jour et toute la nuit dans cette immense solitude, sans pouvoir trouver la cellule du malade, et bientôt épuisés de fatigue, de faim et de soif, ils tombèrent à genoux et rendirent leur âme à Dieu, en lui adressant des prières. On les chercha longtemps à la trace de leurs pas, qui étaient imprimés sur le sable comme sur la neige, ce qui arrive dans ces lieux jusqu'à ce que le vent, même le plus léger, couvre de poussière les empreintes. On les trouva auprès des figues telles qu'ils les avaient reçues ; ils étaient morts avant d'y toucher, aimant mieux perdre la vie que de violer en la moindre chose l'ordre de leur supérieur.

41. Belle sentence de l'abbé Macaire. Un religieux doit observer l'abstinence comme s'il devait vivre cent ans, et comme s'il devait mourir tous les jours

Nous terminons ce livre sur le jeûne et l'abstinence, par un enseignement bien utile et bien remarquable de l'abbé Macaire. Il disait qu'un religieux devait jeûner comme s'il était sûr de vivre cent ans, et qu'il devait réprimer les mouvements de l'âme, oublier les injures, combattre la tristesse et mépriser les douleurs et les injustices, comme s'il avait à mourir le jour même. La première pensée le rendra sage et prudent, lui faisant toujours garder la régularité de son abstinence, sans lui permettre de tomber dans un fatal relâchement sous prétexte de ménager sa santé ; la seconde lui donnera une force d'âme salutaire, qui non seulement lui fera mépriser les choses heureuses du monde, mais qui le rendra fort à l'égard des choses tristes et contraires, qu'il méprisera comme n'ayant nulle importance, parce qu'il aura toujours les yeux de l'âme sur ce lieu où il peut aller à chaque instant.